

polystyrène. Trois entreprises belges s'y sont lancées. Le produit est local, la matière première aussi et cela enrichit notre économie.

Vous rejoignez là le concept d'économie circulaire...

Non. L'économie circulaire n'est, en réalité, que la simplification populaire de ce qu'on appelle la symbiose industrielle. Elle trouve son origine en Norvège il y a quasi 50 ans. Dans une ville appelée Kalundborg. Les déchets ou émissions d'une entreprise étaient récupérés par sa voisine et ainsi de suite. Mais cette économie circulaire adhère au principe de globalisation. L'économie bleue, non. Tout doit revenir localement et pas dans la poche d'un requin de la finance situé à des milliers de kilomètres.

Vous êtes très actif en Italie où la société Novamont, dont vous dirigez le conseil d'administration, est devenue un des leaders mondiaux de la fabrication de bioplastiques.

Nous venons d'inaugurer notre cinquième bioraffinerie. Nous en ouvrons une tous les deux ans. Tout est financé par le cash-flow. Nous produisons des bioplastiques mais aussi des ingrédients à destination du secteur des cosmétiques, des lubrifiants bio et des graisses biodégradables. Nous sommes présents en Sardaigne, à Venise, Rome, Milan, etc. Afin de mailler le territoire. Car le projet de Novamont est la revitalisation des terroirs. Nous produisons à l'aide de matières premières dont personne ne veut: le chardon, la paille qu'on ne brûle plus sur les champs, les betteraves que personne n'achète, etc. Les agriculteurs reçoivent donc des revenus supplémentaires. **Pourquoi un tel projet en Italie et pas chez nous ?**

C'est une conjonction de facteurs. Dans le pays du *slow food*, il y avait de la place pour ce concept. Coldiretti, le *boerenbond* italien, avait cette idée de valeurs ajoutées en tête depuis longtemps. Et puis, en Italie, règne une grande culture de la chimie. Le polypropylène y a été inventé. Après, il faut que les bonnes personnes se rencontrent. Novamont, par exemple, a repris de vieilles installations. Et la main-d'œuvre très qualifiée qui y travaillait. Avec nos matières premières, nous couvrons trois marchés différents. Et voilà, une fois de plus, l'effet multiplicateur...

Que manque-t-il dès lors en Belgique pour qu'aboutisse ce genre de projet ?

Un texte sans contexte n'est qu'un prétexte... Changez le contexte belge et vous aurez une tout autre histoire. Le contexte doit permettre d'être audacieux. Je ne suis pas sûr que ce soit vraiment le cas. Regardez le temps qu'il faut pour ébaucher la transition énergétique et édicter un cadre stable qui permettrait aux entreprises de se positionner et d'investir.

Finalement, l'économie bleue ne se heurte-t-elle pas, comme l'écologie, à la réalité des choses, à des résistances trop fortes ? Il suffit de voir ce qui est arrivé à Nicolas Hulot.

Je connais bien Nicolas et son départ m'a déçu. Je suis dans le développement durable depuis 25 ans. Il faut du temps pour sortir du corset économique dans lequel nous sommes enfermés. Avec Zeri, nous

« Il faut du temps pour sortir du corset économique dans lequel nous sommes enfermés. Réussir la transition ne se fait pas en une année. »

avons 204 projets. Ils prennent du temps. Tous. Réussir la transition ne se fait pas en une année. Alors pourquoi partir si vite ? Vous avez toutes sortes de résistance. Il y a quelques années, Unilever était venu me trouver pour introduire de la durabilité dans l'entreprise. Je leur avais proposé deux projets liés aux tomates, parce qu'à l'époque, Unilever en achetait encore davantage qu'Heinz. Le premier projet était lié à leur peau. Unilever n'en faisait rien alors que chez Elizabeth Arden, les mêmes molécules étaient synthétisées... Mais les *supply chains* respectives des deux sociétés n'ont jamais pu se mettre d'accord. Je leur ai aussi proposé d'investir dans une production de tomates sans eau. Quel bel exemple de durabilité ! Ils ont refusé car Unilever ne fait qu'acheter les tomates... Regardez aussi l'histoire du glyphosate. Il existe des alternatives mais il faut cinq ans pour obtenir une homologation et ça coûte très cher ! En tant qu'entrepreneur, je ne vais pas construire une usine sans elle. Que va-t-il se passer selon vous ? Dans cinq ans, on va prolonger le glyphosate parce qu'aucune alternative ne sera disponible. J'avais demandé à Nicolas de faire bouger les choses au niveau européen pour que ce processus d'homologation soit raccourci. A force d'attendre, on va finir par perdre les entrepreneurs. Dont une société belge...



De quoi vous estimez-vous aujourd'hui le plus fier ?

D'abord Las Gaviotas, réalisé dans le cadre du protocole Kyoto avec l'aide des Japonais. Nous avons réussi à replanter 8.000 hectares de pins et de palmiers en Colombie dans un endroit jugé improductif et à créer de la sorte une véritable communauté auto-suffisante. L'eau potable y est gratuite, la résine des pins sert à produire la colophane utilisée dans l'industrie du papier et les palmiers donnent de l'huile et du biocarburant. Des centaines de personnes en vivent désormais... Son directeur Paolo Lugari y fait un travail remarquable. Ensuite, mes fables. Elles financent ma fondation et mes activités. Je suis l'auteur étranger le plus lu dans les écoles chinoises. Quel privilège !

Comment expliquer cette popularité en Chine ?

Je n'ai rien fait pour. Les Chinois sont venus me chercher. Ce sont des gens très pragmatiques et je sais que cela en agace plus d'un. On les traite de dirigistes, moi je dis pragmatiques. Les Chinois ont bien conscience que pour changer les mentalités et réussir leur transition énergétique et économique, l'éducation est primordiale. Ils ont créé 5.000 écoles maternelles vertes, et ce n'est qu'un début. Elles ont un potager, sont écologiques et prônent le recyclage. Mes fables sont lues dans 750.000 écoles et sont devenues une référence en termes de développement durable. J'en ai 180 en chinois et ils en veulent 365 pour 2021. Ils aimeraient les décliner en programmes destinés à la télévision. Mes fables arrivent

aussi en France et en Italie. Les Chinois m'apprécient depuis que je leur ai proposé de faire du papier de pierre il y a une vingtaine d'années. Cela ne nécessite ni eau, ni arbre et le papier obtenu est recyclable à vie. Ils en produisent 25 millions de tonnes aujourd'hui.

Quels sont les projets qui vous occupent aujourd'hui ?

A Zermatt, je viens de présenter à des investisseurs une série de projets liés au café. A l'heure de la forte consolidation mondiale du secteur, certains commencent à s'interroger. Je pense à Lavazza ou à Neumann où il y a une culture de l'investissement d'héritage. Laisser une trace durable plutôt que de détruire la filière. Nous y avons présenté le café solide. Une petite barre à 70% de teneur en caféine dont la fabrication utilise toute la cerise plutôt qu'uniquement le noyau. Cette cerise est riche en antioxydants. Nous avons testé cette barre dans les pays baltes où il y a un grand appétit pour le café à manger plutôt qu'à boire. Le deuxième projet porte sur le décaféiné. Aujourd'hui, il s'obtient par un procédé chimique. C'est ridicule car il existe des variétés de caféiers qui, naturellement, ne produisent pas de caféine. Nous souhaitons replanter 100.000 hectares de forêt à Madagascar qui servirait de canopée à ces caféiers. C'est une formidable opportunité pour les agriculteurs malgaches et l'occasion de produire un décaféiné naturel et bio. Enfin, je soutiens la machine de Hans Stier, de Bonaverde, qui à la fois torréfie, moule et fait le café. Elle crée un nouveau modèle économique

« Je sais que je dérange. Mais je n'ai pas vocation à être aimé par tout le monde. »

pour les cultivateurs: ils envoient leurs grains verts en direct et sont payés au prix du café torréfié. On vise le million de machines.

Cela vous dérange-t-il d'être surnommé le gourou du développement durable ?

L'éditeur de mon dernier livre a fait inscrire « Le Steve Jobs du développement durable » sur la couverture. En Amérique du Sud, mes amis m'appellent le Che Guevara du développement durable. J'aime moins car je n'ai pas du tout envie de mourir d'une balle dans la tête (*rires*). Après, je comprends tout à fait que les gens aient besoin de locomotives, d'inspirateurs qui disent les choses telles qu'elles sont. Je dérange aussi, je sais. Mais je n'ai pas vocation à être aimé par tout le monde. ©

